



**HAL**  
open science

# Le genre peut-il tendre la main au sexe ? Pour une approche réflexive

Alexandre Jaunait

► **To cite this version:**

Alexandre Jaunait. Le genre peut-il tendre la main au sexe ? Pour une approche réflexive. Sexe et genre : de la biologie à la sociologie, Éditions matériologiques, pp.53-63, 2019. hal-03738198

**HAL Id: hal-03738198**

**<https://hal.science/hal-03738198>**

Submitted on 23 Aug 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sous la direction de

Bérengère Abou & Hugues Berry

# Sexe & genre

De la biologie à la sociologie

Editions  
M<sup>atériologiques</sup>

Sous la direction de  
**Bérengère Abou & Hugues Berry**

**Sexe & genre**  
De la biologie à la sociologie

2019  
ÉDITIONS MATÉRIOLOGIQUES  
Collection « Sciences & philosophie »

## Le genre peut-il tendre la main au sexe ? Pour une approche réflexive

Alexandre Jaunait<sup>1</sup>

Lorsque Thierry Hoquet m'a demandé d'écrire un texte sur la manière dont «le sexe est pris en compte par les études sur le genre», je me suis demandé comment j'allais pouvoir reformuler l'histoire de la paire sexe/genre de façon quelque peu renouvelée pour éviter une énième synthèse. La paire sexe/genre est en effet le pivot conceptuel des études sur le genre et permet d'en retracer une genèse désormais classique : dans les années 1950-1960, la clinique étasunienne de la transsexualité et de l'intersexuation produit une distinction conceptuelle entre le sexe biologique et le genre social, distinction reprise dans le champ des études féministes dans les années 1970, et reformulée par les études sur le genre dans les années 1990 pour défaire les représentations du partage nature/culture au moment où les sciences sociales s'aventuraient de façon conquérante dans les domaines de recherche jusque-là réservés aux biologistes. Dans cette dernière période, il ne s'est pas simplement agi d'étendre les domaines d'investigation des sciences sociales (de la construction des rôles de sexe au questionnement sur le dimorphisme sexué lui-même), mais aussi de remettre en cause une frontière épistémologique qui condamnait les sciences sociales à travailler sur ce que la société «fait» d'une réalité préexistante, «vraie», et à cet égard intouchable.

Les travaux des vingt dernières années ont ouvert sur des réflexions d'au moins deux ordres. Tout d'abord, ils ont permis d'interroger la production des faits biologiques comme biologiques, c'est-à-dire, dans

[1] Alexandre Jaunait est maître de conférences en science politique à l'Université de Poitiers et chargé de cours à Sciences-Po. Il a notamment publié *Introduction aux études sur le genre* (De Boeck, 2012) avec L. Bereni, S. Chauvin et A. Revillard.

la lignée des *Science Studies* et de la sociologie des sciences, la façon dont les biologistes peuvent eux-mêmes, pris dans un monde commun traversé par le genre, façonner des objets et des résultats validant inconsciemment des représentations sociales. Sous des formes parfois dénonciatrices, et bien entendu de qualité variée, ces travaux ont cherché à décrire une biologisation du social au sens d'une production genrée des faits scientifiques. D'autre part, ces enquêtes ont également ouvert, non pas sur la critique de la production des faits scientifiques eux-mêmes, mais sur l'analyse du sens et du mode d'efficacité sociale du biologique. Loin des laboratoires, le biologique a une valeur sociale et un pouvoir symbolique qui ordonnent puissamment la réalité. Dire de X qu'il est biologique, c'est le renvoyer à une forme de vérité plus saillante, à une «dureté» spécifique comme en témoigne l'opposition entre les sciences dures et les sciences molles. Et cette opposition qui travaille les sociétés contemporaines, elle-même produit de l'histoire, crée un privilège épistémologique en faveur des sciences de la «nature» et façonne durablement les manières de penser et d'agir sous la forme de nombreux réductionnismes. Nos représentations de ce qui est biologique et de ce qui ne l'est pas gouvernent aujourd'hui l'idée que nous nous faisons de la nature et du naturel – matériau précieux de l'investigation sociologique et historique lorsque celle-ci se donne pour objet de comprendre la légitimation des inégalités ou les fondements des hiérarchies sexuées.

Les études sur le genre contemporaines naviguent entre ces deux types d'enquête, et la navigation est d'autant plus difficile qu'il devient nécessaire de constamment définir et renommer les objets de l'enquête. Alors que les profanes ne se demandent jamais sur quel sexe travaillent les biologistes – ce qui serait pourtant légitime, comme le montre le dernier ouvrage de Thierry Hoquet qui relève au moins sept acceptions du sexe dans les sciences du vivant (Hoquet 2016) –, les spécialistes du genre sont toujours sommés de préciser s'illes<sup>2</sup> travaillent sur le sexe social, le sexe biologique, ou encore sur le genre, ce dernier étant lui-même mobilisé avec des définitions parfois différentes. Par surcroît, l'épistémologie de propriétaire qui préside à l'attribution des objets de recherche (le sexe biologique pour les biologistes, les représentations du biologique ou les impensés sociaux de la production du biologique pour les sciences sociales) trouve un écho très fort dans un monde social qui ne s'embarrasse pas des découvertes des chercheur.e.s et tend à consi-

---

[2] J'utilise ici un pronom épïcène visant à équilibrer quelque peu l'écrasante tendance des usages de la langue française à universaliser le pluriel par le masculin.

dérer, et ce de plus en plus, que le sexe est biologique et le genre est social. Cet « état » du monde social, dans lequel les catégories pratiques des acteur.e.s ne reflètent pas nécessairement les catégories analytiques des chercheur.e.s, entre également dans le périmètre d'investigation des études sur le genre, amenées à rendre compte de ce qui est construit par la mobilisation ordinaire de termes et de concepts échappés des laboratoires et réinvestis d'un sens différent dans d'autres arènes.

Ma contribution, qui évitera prudemment de s'inviter dans les recherches des biologistes, cherchera à esquisser les configurations scientifiques et sociales qui ont modelé les différentes étapes constitutives des études sur le genre. Ces étapes ne permettent pas de rendre compte de façon linéaire de la façon dont mon champ de recherche a traité du sexe comme si celui-ci était un objet stable – ce que suggère pourtant la prémisse de la question de Thierry Hoquet, probablement influencée par le cadre d'un ouvrage invitant les sciences sociales et la biologie au dialogue. Je propose plutôt de dessiner à grands traits les contextes historiques qui influencent la formulation des questions comme des concepts et embarquent les études sur le genre dans une histoire relationnelle, en espérant montrer comment et pourquoi le sexe demeure une catégorie historique du point de vue des sciences sociales.

### 1] Les études sur le genre sans le genre

La question peut sembler rhétorique de prime abord : y avait-il des études sur le genre avant la formulation du concept de genre ? Constituées comme telles, évidemment non. Mais les sciences sociales n'ont attendu ni la fin des années 1950 ni les épiphanies des études féministes des années 1970 pour s'intéresser à la question du sexe. Mais de quel sexe s'agissait-il ?

Les approches anthropologiques et sociologiques centrées sur le corps et ses techniques dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle constituent un socle de travaux décrivant comment les formes variées de la socialisation – l'apprentissage des rôles et leur incorporation – participent de la production des corps, eux-mêmes largement considérés comme des matières naturelles. L'opération est double : elle permet à la fois de *décrire* des processus arrimés à des pratiques culturelles et sociales, et de rendre compte de la naturalisation de ces processus puisque les corps produits sont pensés dans le domaine de la nature. Les études sur le genre se rattachent généalogiquement à cette entreprise d'élucidation des mécanismes sociaux présidant à la fabrique, non seulement du corps, mais aussi du corps en tant qu'il est pensé

comme un domaine séparé du social en tant que social. Ces enquêtes ont-elles pour autant pris le sexe pour objet ? Encore une fois, cela dépend de la façon dont on entend le terme. Les sciences sociales du début du siècle mettent d'autant moins le sexe biologique au cœur de l'enquête que la partition sexe biologique/sexe social n'a pas encore été formulée comme une frontière d'objets et de disciplines, et, qu'à l'époque il s'agissait donc encore moins d'une coupure problématique (qu'un programme de recherche novateur s'attellerait à dépasser). Ces travaux de sciences sociales au début du XX<sup>e</sup> siècle sont tributaires des catégories qui les précèdent et héritent à cet égard d'un objet que j'appelle « sexe synthétique » qui n'a pas été formellement conceptualisé en plusieurs dimensions comme il le sera après les années 1950. Le sexe sans le genre est à la fois physique et social dans un monde où ces dernières catégories coexistent sans doute mieux que dans l'espace scientifique contemporain qui en a accusé la division. Poser la question de la « prise en compte » du sexe par les sciences sociales renvoie ainsi à un espace de questionnements possibles dans des univers conceptuels contraints qu'il est utile de restituer le plus précisément.

L'enquête généalogique menée par l'historienne néerlandaise Geertje Mak rend justement compte des différentes configurations dans lesquelles l'objet sexe est interrogé, et éclaire ainsi la genèse des questionnements contemporains sur le sexe. Dans *Doubting Sex*, Mak s'intéresse à la gestion sociale et politique des personnes hermaphrodites du début du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle (Mak 2012). Elle distingue trois manières de penser le sexe qui se distinguent progressivement selon les situations concrètes dans lesquelles les personnes hermaphrodites dérangent l'ordre social.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le sexe est pensé comme un problème à résoudre dans le contexte d'une inscription sociale des individus dans la communauté (*sex as inscription*). Si les garçons et les filles sont distingués à la naissance en fonctions de leurs attributs génitaux, le corps n'apparaît pas pour autant comme le lieu d'assignation principal du sexe-statut. Être homme ou femme relève d'abord d'une inscription dans la communauté, c'est-à-dire d'un nom, d'une apparence vestimentaire et d'une place dans la division du travail. Le sexe n'émerge ainsi comme question que lorsqu'il pose *pratiquement* problème, dans le mariage et les rapports reproductifs, et lorsque ce problème échoue à être contenu par la communauté. Dans les cas de crise, une deuxième conception, renforcée tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle apparaît, celle du sexe comme représentation du corps (*sex as representation*). Mak souligne

à quel point cette conception est liée à la montée en puissance d'un corps médical cherchant à isoler et objectiver le sexe en le repliant à l'intérieur même des corps, contre la conception du sexe comme inscription. Ce mouvement de l'externe vers l'interne, de la flexibilité vers la fixité, entraîne avec lui l'émergence d'une préoccupation pour le «vrai sexe», fixé dans le corps et déterminé par lui, qui annonce très largement la notion de sexe biologique triomphante au XX<sup>e</sup> siècle et dont nous héritons comme d'une catégorie objectivée, radicalement séparée des activités sociales. Pour autant, ce changement de régime ne se fait pas en un jour et le conflit entre le sexe-inscription et le sexe-représentation accouche d'une troisième conception, celle du sexe comme soi (*sex as self*), de l'identité intérieure et personnelle qui trouvera son nom dans le terme de «genre» formulé dans les années 1950.

On le voit, le problème est plus complexe qu'il n'y pourrait paraître à première vue. Expliquer comment un champ de recherche rencontre un objet implique d'abord d'expliquer comment l'objet et son espace de questionnement sont conditionnés par des catégories scientifiques tributaires de configurations socio-historiques nécessairement mouvantes. Si les sciences sociales du début du XX<sup>e</sup> siècle n'ont pas rencontré le sexe biologique tel qu'il est pensé aujourd'hui – tout en rencontrant le corps, l'anatomie et les fluides –, ce n'est sans doute pas seulement du fait de l'absence de connaissances scientifiques modernes, mais aussi parce que les questions scientifiques ne pouvaient être les mêmes que celles d'aujourd'hui. L'enquête historique de Mak montre de façon novatrice comment une question *et une réponse* se sont formulées progressivement et concomitamment, à savoir comment un problème social local – le sexe des individus dans une communauté – s'est transformé en objet scientifique – le vrai sexe des individus représenté par leur corps – et s'est parallèlement mué en programmes de recherches revendiquant une objectivité qu'aucun savoir social ne pouvait leur disputer. Pour le dire autrement : même s'il ne fait aucun doute que les matières et les substrats biologiques – on ne sait trop comment les nommer ici – préexistaient à ces configurations, et, plus largement, à toute configuration sociale, on peut cependant évoquer l'émergence historique d'un sexe biologique, formulant un ensemble de questions et de réponses dont les prémisses mêmes n'auraient eu aucun sens au siècle précédent<sup>3</sup>.

[3] Étudier la réalité des représentations de ce qui est n'est pas nécessairement contradictoire avec l'idée que certaines choses «sont» indépendamment de notre façon de les penser.



## 2] La proclamation du genre, proclamation d'un nouveau sexe ?

Bien qu'on puisse penser des études sur le genre sans le genre de façon généalogique, celles-ci sont inextricablement liées à la configuration particulière dans laquelle le terme de genre a été « inventé », avant d'être réapproprié et reconceptualisé comme l'objet propre des études éponymes. Cette histoire est connue...

Le terme de genre est formulé dans la clinique étasunienne des années 1950 dans le cadre du traitement des personnes intersexuées et transsexuelles (Hausman 1995, Meyerowitz 2002). De ce point de vue, ce n'est pas le moindre des paradoxes que le terme de genre s'invente dans le cadre d'une configuration clinique résumée par le vocable de « changement de sexe ». Pour les psychologues et psychiatres construisant le périmètre d'exercice d'une nouvelle pratique et d'un nouveau champ de théorisation scientifique, le genre désigne une dimension personnelle et psychologique du sexe – une identité – qui n'est pas directement déterminée par le sexe, désormais réduit à une dimension purement biologique. En ce sens, le concept de genre produit tout autant celui de sexe biologique qu'il est produit par ce dernier. Ce moment est fondateur au sens où il institue et renforce, par les objets, une césure correspondant à des disciplines et des épistémologies qui sont en concurrence. Le coup de force des psychologues étasuniens tient en effet à une double démarcation : d'une part, avec les définitions et les appropriations biomédicales de la question du sexe – devenu biologique –, d'autre part avec les sciences sociales, en particulier la sociologie interactionniste, qui enquête sur la construction des rôles de sexe.

L'invention du genre par les psychologues n'en est pourtant pas une, il s'agit plutôt d'une proclamation et d'une reformulation cristalli-

---

Contre l'accusation de « déni de réalité » qui frappe parfois les études sur le genre, une approche critique du réalisme déplace le questionnement vers une dimension épistémique de la réalité (qu'est-ce que le fait de penser des objets comme biologiques, et d'autres pas, fait à la réalité ?) qui est au cœur de la démarche des études sur le genre. La différenciation de deux niveaux de réalité participe du programme de réalisme critique proposé par Frederic Vandenberghe : « Le réalisme critique accepte de tout cœur le relativisme épistémologique, mais pour éviter l'irrationalisme de la multiplication des mondes, il introduit une distinction catégorique entre la dimension intransitive ou ontologique du réel et sa dimension transitive ou épistémique. La dimension intransitive fait référence aux entités du monde qui sont réelles et existent indépendamment de ce que nous pensons (externalisme), tandis que la dimension transitive fait référence aux choses qui sont réelles mais dont l'existence dépend de ce que nous pensons (internalisme) » (Vandenberghe 2014, p. 5).

sant un processus de division du sexe synthétique qui était en travail au siècle précédent. L'enquête de Geertje Mak est de nouveau utile ici pour comprendre le double moment par lequel le sexe se biologise en s'objectivant dans le corps sous la férule des médecins et des biologistes (le sexe-représentation), et le genre se psychologise en devenant une dimension du for intérieur décryptée par les psychologues. Si l'on suit le raisonnement de Mak, le sexe-inscription qui renvoyait à la communauté s'intériorise et s'individualise sous la forme du soi, d'une identité personnelle de sexe (le *sexed-self*) dont les psychologues deviendront les principaux maïeuticiens. Les concepts n'ont rien de performatif, ils n'inventent rien, mais ils nomment les produits des structures, ils cristallisent de l'histoire, celle d'une transformation du sexe synthétique et de sa division rendues possibles par les partages disciplinaires et les catégories de leur époque.

On peut pourtant s'interroger sur la clarté de cette partition entre sexe et genre. La configuration clinique du changement de sexe est d'une infinie complexité que ces nouveaux termes ne réussissent pas à résorber : il s'agit, dans le cadre d'une crise relative des théories du sexe biologique<sup>4</sup>, d'assigner des individus à un nouveau sexe comme catégorie d'identité civile, en réalisant des traitements hormonaux-chirurgicaux modificatifs de l'apparence permettant de faire coïncider une identité personnelle, une identité sociale et un état corporel. Tout en s'appuyant sur l'identité de genre des personnes, érigée en fil conducteur des opérations de réassignation, c'est bien de sexe qu'on change, mais au double sens de la catégorie sociale et administrative d'une part, et de la confirmation anatomique des corps d'autre part – qui n'est pas tout à fait du biologique mais y renvoie quand même... L'articulation des différentes étapes de ce dispositif révèle des opérations connectant du social et du biologique dans un magma épistémologique qui donne le vertige et ne permet pas si simplement de déclarer, comme l'avaient fait les psychologues de la transsexualité, que le sexe est biologique, et le genre est psychologique.

L'héritage de cette période est double. D'une part, sexe et genre, structurés par les disciplines qui les conceptualisent, émergent comme des objets radicalement différents, installés dans les partages disciplinaires. Leur théorisation les propulse au rang d'essences, de

[4] La période est en effet marquée par les recherches sur les hormones «sexuelles» dont la présence en chacune malmène l'idée d'une constitution purement mâle ou purement femelle du sexe biologique.

choses «en soi» qui ont pourtant en commun, comme des propriétés partagées, d'être enfouies au tréfonds des sujets et d'être pensées comme des dimensions permanentes de l'être. Si on les réinscrit dans la généalogie proposée par Mak, le mouvement d'intériorisation et d'ontologisation du sexe comme du genre apparaît clairement. Il est en outre parallèle au mouvement d'intériorisation que la sexologie a impulsé à propos de la sexualité, passée du statut de rôle social à celui d'identité intérieure du sujet. Nous avons désormais, comme autant de dimensions distinctes, un sexe biologique, un genre et une sexualité – que biologistes, psychologues et sexologues peuvent se distribuer comme les objets légitimes de leurs espaces disciplinaires. D'autre part, la proclamation du genre permet de formuler un programme de recherche spécifique aux sciences sociales, celui qui est revendiqué par les études féministes – et bientôt «études sur le genre» – à partir des années 1970. C'est ce programme qui entrera en crise dans les années 1990-2000 et entraînera une reformulation conceptuelle de la notion de genre, et l'émergence de nouveaux champs de recherche fondés sur la critique de la partition sexe/genre.

### **3] La reconceptualisation du genre: une révolution réussie ?**

La distinction sexe/genre a fourni la matière de l'ambitieux programme de recherche des études sur le genre: dépister dans l'ordre social tout ce qui n'est pas attribuable à la nature, décrire comment un substrat biologique a en réalité très peu à voir avec ce qu'on en fait alors même que s'exerce une force idéologique nous ramenant obstinément à un point de départ naturel comme cause première. Le sociologue Erving Goffman a illustré de façon célèbre ce mécanisme en prenant l'exemple de la ségrégation des toilettes:

Le fonctionnement d'organes sexuellement différenciés est en cause, mais il n'y a rien dans ce fonctionnement qui nécessite, pour des raisons biologiques, la ségrégation sexuelle des individus; ce dispositif est en totalité un phénomène culturel. [...] La séparation des toilettes est présentée comme une conséquence naturelle de la différence entre les catégories de sexe, alors qu'en fait il s'agit plutôt d'un moyen d'honorer, sinon de produire, cette différence (Goffman 2002, p. 82).

La démonstration de Goffman fournit un bon exemple de la division du travail entre biologie et sciences sociales, et de l'accord tacite selon lequel les sociologues ont suffisamment à expliquer pour ne pas avoir à s'intéresser à ce qui est réellement biologique.

Mais à partir des années 1990-2000, cette division s'effrite sous la poussée de la sociologie des sciences et des *Science Studies* qui invitent à mettre le nez dans la façon dont les sciences de la nature travaillent et produisent des objets biologiques que les sciences sociales n'auraient pas à interroger. Au cœur de l'interrogation se trouve le dimorphisme sexué lui-même, l'idée d'une division entre mâle et femelle qui ne serait pas le point de départ de la construction sociale, mais déjà un phénomène social. Les travaux relatifs à cette question sont multiples et ont ouvert un champ de recherches qui a permis de multiplier les qualifications du sexe biologique, ou même d'interroger la validité de la catégorisation mâle-femelle à travers les théorisations mêmes de la biologie et leurs traductions dans le sens commun (Touraille 2016). Ces travaux ont généré une révision importante du concept de genre jusque-là cantonné à l'idée du sexe social ou psychologique, nécessairement postérieur à la réalité biologique qu'il construit. Si l'on peut légitimement interroger la production des faits naturels comme naturels, alors le genre peut être pensé comme un système qui participe de cette production. Du statut de sexe social dérivé du sexe biologique, le genre est passé à celui de rapport de pouvoir, de système de catégorisation – les synonymes sont multiples – structurant des arrangements sociaux et des catégorisations pensées comme naturelles. Il n'y avait, au fond, aucune raison pour que les biologistes échappent à un système structurant l'espace social de façon transversale. Le genre ne s'arrête pas aux portes vitrées des laboratoires...

De nombreuses mésinterprétations de cette démarche prolifèrent («les études sur le genre sont dans le déni du biologique»), mais elles ne sont sans doute pas toutes infondées (la dénonciation de la «biologisation du social» a ses limites...). La gourmandise avec laquelle les études sur le genre ont reçu l'ouvrage pionnier d'Anne Fausto-Sterling, *Sexing the Body* (2000), laisse percevoir une tentation, toujours forte, de ne voir dans le travail des biologistes que l'effet d'un biais de genre et de résoudre la question de la construction sociale du sexe par une fuite dans le discours et la représentation. Cette tentation révèle la polysémie durable du terme de sexe et le difficile tissage des concepts lorsqu'ils sont mobilisés par des disciplines différentes. Mais qu'on ouvre ou non la boîte noire du sexe biologique – et les deux démarches sont possibles –, les études sur le genre restent pareillement confrontées à l'analyse d'un monde social où il y a du sexe biologique et où ce dernier a à voir avec le genre dans le processus de production des catégories.

#### 4] Que reste-t-il de la révolution du genre ?

Alors comment répondre à la question de Thierry Hoquet sur la façon dont les études sur le genre prennent en compte le sexe ? En soulignant peut-être la diversité des approches et la contingence de la question elle-même. En s'interrogeant notamment sur le fait que si plusieurs espaces de recherche travaillent sur des objets différents qui portent le même nom, cette pluralité des usages dit quelque chose du problème qu'on cherche à résoudre.

Pour les sciences sociales, de façon relativement indépendante de ce que les biologistes ont à en dire, le sexe biologique existe comme une catégorie de la pratique. Depuis la partition sexe/genre, le sexe est de plus en plus biologique, même s'il est possible que les biologistes ne pensent pas le sexe de cette façon, ou qu'ils le pensent sous des formes plurielles ou sous un mode de problématisation différent. Dans les interactions ordinaires, le sexe est à la fois une catégorie et un « fait biologique », et ces dimensions sont liées entre elles dans un espace commun où les concepts sortent des laboratoires et circulent relativement librement. Si « sexe » est encore mobilisé différemment dans différents espaces disciplinaires, c'est aussi parce que le jeu des définitions scientifiques échoue à résorber la pluralité des usages sociaux du terme de sexe. Les scientifiques n'ont pas à apprendre aux profanes les bons usages d'un terme, et certains d'entre eux – du côté des sciences sociales – ont plutôt à étudier ce que sont et ce que font ces usages.

Les études sur le genre sont d'ailleurs brutalement confrontées à ce problème depuis quelques années, arrivées à un certain point de maturité. En effet, la redéfinition du genre comme rapport social, laquelle a incontestablement une certaine cohérence analytique, est en train d'échouer à être comprise comme telle en dehors des arènes académiques (et parfois, à l'intérieur de celles-ci). Qui pense en effet que « le genre est un système de bicatégorisation hiérarchisé entre les sexes (hommes/femmes) et entre les valeurs et représentations qui leur sont associées (masculin/féminin) » (Bereni *et al.* 2012, p. 10) ? De la même façon que le « sexe biologique » échappe aux biologistes et n'est plus tout à fait le leur, le genre a échappé aux études sur le genre qui peinent à en imposer la nouvelle orthodoxie. À cet égard, les différentes étapes de la construction des études sur le genre, reformulant à chaque fois leur objet, sont en décalage avec les usages pratiques des individus. La définition du genre qui s'était imposée dans la clinique transsexuelle et intersexe des années 1950 – pour être reformulée comme rapport

social dans les années 1990-2000 – est précisément celle qui est passée dans le vocabulaire courant. Nous avons un sexe biologique, nous avons une sexualité, et nous avons aussi « un genre » si l'on en croit la façon dont les acteur.e.s pensent et se pensent. Ce qui différencie la recherche en biologie et en sciences sociales est peut-être que, pour ces derrières, les catégories de la pratique comptent dans une réalité qui n'a jamais tort et concurrence parfois les catégories de l'analyse, ou amènent tout du moins à les repenser (Brubaker 2013, Chauvin 2019). Sexe (biologique) et genre (social, personnel, psychologique...) cohabitent comme des dimensions de l'ancien sexe synthétique que des pratiques et des programmes scientifiques ont contribué à diviser en objets et en catégories indépendantes. En ce sens et pour longtemps, le sexe reste un objet relationnel et historique pour les études sur le genre, et il peut difficilement en être autrement.

### Bibliographie

- Bereni L., Chauvin S., Jaunait A., Revillard A. (2012), *Introduction aux études sur le genre* [2008], De Boeck.
- Brubaker R. (2013), « Categories of analysis and categories of practice: a note on the study of Muslims in European countries of immigration », *Ethnic and Racial Studies* 36(1), p. 1-8.
- Chauvin S. (2019), « Le donné et le construit dans les débats sur le genre, la race, et la filiation », in C. Courtet et al. (dir.), *Le Jeu et la règle*, CNRS Éditions, à paraître.
- Fausto-Sterling A. (2000), *Sexing the Body*, Basic Books.
- Goffman E. (2002), *L'Arrangement entre des sexes* [1977], La Dispute.
- Hausman B. (1995), *Changing Sex. Transsexualism, Technology, and the Idea of Gender*, Duke University Press.
- Hoquet T. (2016), *Des sexes innombrables. Le genre à l'épreuve de la biologie*, Seuil.
- Mak G. (2012), *Doubting Sex. Inscriptions, Bodies and Selves in Nineteenth-Century Hermaphrodites. Case Histories*, Manchester University Press.
- Meyerowitz J. (2002), *How Sex Changed. A History of Transsexuality in the United States*, Harvard University Press.
- Touraille P. (2016), « Mâle/femelle », in J. Rennes et al. (dir.), *Encyclopédie critique du genre. Corps, sexualité, rapports sociaux*, La Découverte, p. 369-379.
- Vandenbergh F. (2014), *What's Critical about Critical Realism ? Essays in Reconstructive Social Theory*, Routledge.